

Maroc

Par Nadia Deslauriers et Amina Hannabi

Table

Maroc	1
Montréal	1
Paris	3
Casa	13
Meknès, Fès	18
Marrakech.....	21
Casa	45
Milan	45
Morbegno	47

Nadia	Amina
<p>J'aime voyager au pied levé et Amina ne peut partir que si tout est parfaitement organisé. Pas de compromis possibles, c'est toujours elle qui prépare nos voyages. Après une semaine de « travail » sur l'exode, elle m'annonce, comme si c'était une grande nouveauté, qu'il faut absolument passer par Casa. Je la fixe étonnée et elle s'exclame : « Ça t'étonne que je veuille passer quelques jours chez ma mère ! Tu ne trouves pas normal qu'avant de m'isoler pour une longue période, j'aie quelques jours chez elle ? Dis-moi ce qui t'étonne ! Vas-y. » Je la regarde avec une affection qui déborde de tous les côtés et qu'elle prend pour de la pitié. Je lui dis que ce qui m'étonne, c'est qu'elle m'annonce une visite à sa mère comme une nouveauté. Sur le ton sec qu'elle adopte quand elle se trompe : « J'oubliais que tu sais toujours tout ! »</p> <p>Je ne peux m'empêcher de lui dire que si pour décider de rendre visite à sa mère il lui avait fallu une semaine, elle ne finirait pas d'organiser le voyage avant l'hiver, « Et comme tu le sais nous devons arriver au Trempet avant qu'il neige ». Elle me répond avec brusquerie que ça prendra le temps que ça prendra.</p> <p>Dans ces cas-là, il vaut mieux lui laisser le dernier mot si on ne veut pas discuter à l'infini. Mais parfois... Parfois je me laisse entraîner par mon aversion à toute forme de fatalisme, comme</p>	<p>Pourquoi le monde est-il malade ? Pourquoi le monde est-il ainsi ? Pourquoi suis-je ainsi, et pas autrement ?</p> <p>D'où lui vient l'idée de parler d'un voyage en Russie ? C'est une plaisanterie ? Et les plaisanteries, sont-elles jamais innocentes ? Pourquoi, quand je me sens attaquée par celles qui prétendent m'aimer, je vais toujours fourrer ma tête sous l'oreiller ? Pourquoi fuir ? Pourquoi ce n'est pas la personne qui fait du mal qui se cache ? Quand finirai-je d'avoir si mal ? Jamais ? Qui peut m'aider sinon Nadia ?</p> <p>Pourquoi me dit-elle que, quand on aime quelqu'un, il est plus difficile de porter sa souffrance que la nôtre ? Parce qu'elle est moins enracinée en nous et qu'il faut la porter à bout de bras ? Est-il possible vivre avec sa propre souffrance sans devenir agressive ou fuir ?</p> <p>Pourquoi je préfère les chiens aux humains ? Parce que, comme dit Yasmine, j'ai passé des mois couchée sur les trottoirs avec ma chienne Bella comme bâton de jeunesse ?</p>

cette fois où je fais l'erreur d'ajouter « Pourquoi pas en Russie, chez mon père ? » Son regard s'endurcit, ses mâchoires se serrent, ses poings se ferment. C'est fait. Il faudra une journée pour réparer ma question stupide et inutile — mais très utile pour qu'elle rouvre sa brèche vers le vieil enfer que je crains ne jamais pouvoir l'aider à colmater. Ça ne sert à rien de dire que c'est une blague. Elle se jette sur le lit et fourre la tête sous l'oreiller.

Elle est partie.

Après une journée de silence, elle saute sur mes genoux, fourre ses mains sous mon T-shirt et me couvre le cou de baisers. Elle éloigne son visage, me regarde avec un sourire lumineux, trop lumineux ! et me dit : « Et si je choisissais les villes et toi les hôtels ? elle me met une main sur la bouche, ne dis rien ». Je ne dis rien. Elle ne dit rien. Nos corps se frottent, s'enchainent, s'amalgament, se parlent. Dès qu'ils se taisent, je lui dis que c'est une très bonne idée.

Une très bonne idée surtout pour un long voyage, car elle a le don de choisir des hôtels minables. Pour une fois, ce ne sera que des 5 étoiles je me dis, sans le lui dire.

« Je te rappelle aussi que dans ton voyage tu dois prévoir au moins une nuit à Agadir chez la mère de Yasmine

— Et tu crois que je n'y avais pas pensé ? T'es bien mignonne, toi. »

Son « t'es bien mignonne, toi » parfois veut dire « J'aime tes efforts pour faire les petites choses

Comment ai-je pu lui faire choisir les hôtels en sachant qu'elle ne va choisir que des 5 étoiles ? Par hypocrisie, parce que je ne voulais pas faire ce choix de bourges pleines de fric ? Merde !

J'aurai toujours besoin d'accuser quelqu'un de tous les maux qui m'accablent, de ces maux dont j'ai besoin pour me sentir en vie ?

Pourquoi je ne réussis pas à admettre que je suis angoissée ? J'ai lu des dizaines de livres d'écrivains angoissés, fréquenté de nombreux individus qui se disent angoissés, et moi ? Pourquoi n'ai-je pas droit à ma part d'angoisse ? Suis-je simplement idiot ? L'angoisse est-elle une souffrance ou une condition de vie ? Est-ce l'angoisse ce qui fait que l'humain est humain ? Suis-je un simple animal ? Un animal, pas forcément simple, mais un animal ? Un animal humain comme Micotte ? Suis-je une âme brûlée par l'épreuve de l'enfance ? Ou est-ce la simple incapacité de nommer ce qui, soudainement, plombe mes gestes et mes pensées ? Et si mon absence de peur n'était que mon incapacité d'appeler un con un con ?

Qui peut encore penser que dans la vie on a des buts ? Les imbéciles ? Et la langue ? Et la langue qui nous présente les buts comme ennoblissement de l'esprit, comme sortie du magma animal ? Une ruse, une simple ruse du

<p>qui ne t'intéressent pas, mais que tu sais que j'aime », parfois est une manière hautaine de me faire comprendre de ne pas trop la prendre pour une imbécile.</p> <p>Une semaine plus tard, elle m'annonce que les jeux sont faits, les vols réservés.</p> <p>Le lendemain, les hôtels le sont aussi.</p>	<p>pouvoir qui délègue aux mots le contrôle des gens ?</p> <p>Lorsqu'elle m'a dit que souvent on est amoureuse de l'amour, que voulait-elle dire ?</p> <p>Que le mot « amour » crée l'amour ?</p>
<p>Julie nous accompagne à l'aéroport.</p> <p>Moi aussi, je trouve étrange que Julie nous fasse cadeau du livre de Edith Wharton sur le Maroc. Elle est comme ça. Elle manque de délicatesse et, par moment, elle ne recule devant aucune vacherie.</p> <p>Une main sur l'épaule. C'est Jean-François. Ça fait au moins trois ans que nous ne nous voyons pas. Il a grossi. Toujours les yeux tristes. Il va à Paris pour un colloque. Je lui présente Amina et Micotte. Amina ne l'aime pas. Je lui explique qu'il n'y a jamais rien eu de sexuel entre lui et moi. « Je te crois, me dit-elle, mais il a connu celles que tu as aimées avant moi. » Elle n'aime pas croiser les personnages de mon passé. Il lui est impossible de se libérer d'une merde de jalousie rétrospective.</p>	<p>Pourquoi lui faire cadeau d'un vieux livre sur le Maroc en sachant que c'est mon pays ? Pourquoi le besoin de dire que c'est un cadeau pour nous deux quand, c'est clairement un cadeau pour Nadia ? Pense-t-elle que je suis bête au point d'avoir besoin de lire un livre d'il y a cent ans pour connaître mon pays ? Pourquoi, en sachant que je n'aime pas lire en l'anglais, un livre en anglais ? Pour me jeter à la face une ignorance qu'elle ne s'est jamais privée de souligner ?</p> <p>Pourquoi ce sourire et ces yeux lumineux en regardant cet ami de jeunesse ? Pourquoi ne m'en a-t-elle jamais parlé ? Pourquoi suis-je jalouse de tous les événements qui précèdent notre rencontre ? Pourquoi ce personnage insignifiant qui parle de littérature comme d'autres parlent d'entomologie me fait-il peur ? Parce que je ne suis pas un mâle ? Suis-je vraiment sûre de vouloir aller au Trempet ?</p>

Paris

<p>C'est son premier voyage en Europe. Elle le trouve long, l'aérogare angoissante, le trafic désordonné, les gens pas souriants. C'est le noir qui la saisit lorsqu'elle a peur de quelque chose</p>	
---	--

qu'elle ne veut pas ou ne réussit pas à dire. Il faut la laisser tranquille, ne pas poser trop de questions, si on ne veut pas qu'elle se referme encore plus

Elle commence à défaire sa valise sans un mot sur la superbe suite. Elle qui n'a vu les toits de Paris qu'au cinéma ou sur Google ne dit mot de la vue magnifique sur Paris.

Elle sort à poil de la salle de bain, s'assoit sur le bord du lit, et tout à coup : « Ma mère va s'en apercevoir ». Je m'agenouille devant elle et je la regarde de bas en haut : « Ça dépend de nous, si on le veut, elle ne s'apercevra de rien.

- J'ai peur, j'ai peur. Il y aura des signes involontaires... nous avons trop besoin de... de...
- On peut changer de plan et rester en France ou faire un tour en Italie ou en Espagne.
- Il faut absolument que j'aille à Casa. »

J'ai ajouté quelque chose de trop : « Si tu préfères, tu peux y aller seule. »

Elle me repousse d'un geste brusque, se laisse glisser par terre, s'accroupit, la tête entre les genoux. Une boule de souffrance et de rage.

« Nous devrions essayer de dormir pour être en forme pour ce soir, je lui dis, allez, viens... je t'en prie. »

Elle ne bouge pas, ne répond pas.

Comment lui faire comprendre que ma mère n'est pas bête comme elle l'imagine ? C'est parce qu'elle veut être seule qu'elle me propose d'aller à Casa sans elle ? Comment peut-elle avoir un tel ton !

Pourquoi elle ne fait pas la seule chose qui marche quand, comme elle dit, je suis fermée comme une huitre ?

Dès que je me mets au lit, je m'assoupis. Quand je me réveille, elle est encore accroupie à côté du lit. Elle parle tout bas à Micotte. Je referme les yeux et tâche de comprendre, mais il m'est impossible de déchiffrer ses chuchotements. Tout à coup elle parle plus fort, elle s'est sans doute aperçue que je suis réveillée : « T'es la seule qui m'aime, n'est-ce pas ? », dit-elle à Micotte en lui embrassant le museau. Je m'assois sur le lit et lui demande si ça va, Elle me répond avec un « oui » faux et trainant. Elle a rouvert. Je m'approche, pose Micotte par terre, m'assois à califourchon sur une cuisse, amène son visage vers mes seins : « Je t'aime, je t'aime. » Elle se détache, les yeux humides.

Je l'aime.

« Ce soir nous allons dans un bar que tu vas adorer. Elle veut que je lui dise le nom du bar. « Surprise ! » Elle insiste. Je lui dis qu'il s'appelle 3W, mais que je suis sûre que ça ne lui dit rien. « Je ne sais pas si tu le sais, mais à Paris aussi il y a Internet », qu'elle réplique, souriante.

On se couche. Elle s'assoupit dans mes bras.

Deux jours à Paris très agréables. On a visité quelques musées, très bien mangé et fini nos soirées au 3W. Comme je l'imaginai, elle a adoré. Moi, non : je ne me sens pas à l'aide dans les ghettos. On a beaucoup marché.

On a surtout marché.

Le dernier jour, elle me surprend en me disant qu'elle doit aller rue Jean-Pierre Timbaud. Je ne dis pas que je connais très bien Paris, mais bien

Comment peut-elle s'endormir, comme ça, tout de suite, si elle m'aime ? N'est-ce pas évident l'effet de son manque tellement de délicatesse ? Parce qu'elle ne me comprend pas ? Est-ce qu'elle m'aime autant que je l'aime ? Est-ce que je l'aime autant qu'elle m'aime ?

Pourquoi penser qu'avec cette histoire de 3W elle veut m'acheter ? Comment faire pour lui montrer qu'il y a plein d'aspects de mon caractère qu'elle ne connaît pas ? Comment lui faire comprendre qu'elle ne peut pas tout contrôler ? Et si je me voilais ? Et si ton Amina te montrait qu'elle est bien plus spéciale que tu ne le penses !

Aller acheter un hidjab toute seule ? Et pourquoi pas me faire accompagner ? Mais, où ? Chercher sur internet ou demander à une femme voilée ?

mieux qu'elle ; où a-t-elle déniché cette rue et pourquoi veut-elle y aller ? Elle ne veut pas me le dire. « Si tu ne veux pas m'accompagner... » Je veux bien l'accompagner, mais cet air de mystère ne me dit rien qui vaille.

« Boutique Zeina, 106 rue Jean-Pierre Timbaud » dit-elle au chauffeur qui s'emploie à remplir le silence qu'il trouve sans doute gênant. Il est Marocain et il a toujours habité rue Timbaud à une trentaine de mètres de Zeina... ces dernières années, le quartier a beaucoup changé ... les femmes non voilées sont souvent importunées par des barbus ou des drogués... sa femme veut déménager avant que sa fille entre dans l'adolescence... ils ont fait des sacrifices, d'énormes sacrifices, pour l'envoyer dans une école privée, catholique... Vous n'êtes pas du quartier, ça se voit... Il sort un livre de sa boîte à gant et tout orgueilleux nous le passe : « C'est une amie à moi, qui maintenant vit en Amérique qui l'a écrit. J'y suis dedans. *Rue Jean-Pierre Timbaud*. Elle est journaliste et avant elle habitais dans le quartier. Si les changements dans la vie du quartier vous intéresse... Elle me l'a dédié. »

J'arrive à placer un mot de temps en temps. Un minimum de politesse. Amina, elle, reste coite.

Avant que je ne descende, il me dit tout bas : « Il faut que vous achetiez quelque chose, ils n'aiment pas les curieux. Vous savez, ma femme n'y va plus.

— Merci pour tout ! »

Sur le pas de la porte, je lui dis ce que m'a conseillé le chauffeur. Elle avance la lèvre inférieure, la serre entre ses dents, hoche la tête, son cinéma habituel lorsqu'elle veut souligner qu'il y a des choses que je ne comprendrai jamais... et effectivement : « Toi, le baratin des Marocains, te ne le comprendras jamais. Il faut avoir été élevé dedans. » Du baratin je m'en fous comme de l'an quarante, mais il y a un degré de civilité.

« Pourquoi tant de mystère, ma chère Marocaine ? », je lui demande avec une pointe d'ironie, « un cadeau pour ta mère ?

- Non ce n'est pas pour ma mère, c'est pour moi.
- Pour toi ?
- Oui, pour moi. Viens m'aider choisir. »

Elle achète une djellaba et trois hidjabs.

Amina m'avait dit un jour que si elle allait au Maroc elle se serait voilée. Je n'avais pas réagi, car je pensais que c'était de la provoc. Quand j'en parlai à Yasmine elle me dit qu'Amina ne plaisantait pas et avait ajouté :

« Tu ne connais pas les femmes marocaines.

- Et tu ne connais pas Amina, elle est spéciale, elle ne le fera jamais.
- Tu verras. »

Elle est moins spéciale que je ne l'imaginai. Ou plus ? Berbère et spéciale. Dans la cabine elle

essaie un hidjab blanc. « Comment tu me trouves ?

— Splendide. »

Elle en essaye un violet et un rose. « Lequel tu préfères ?

— Le blanc.

— J'achète les trois. Tu préfères le blanc, je préfère le violet et je suis sûre que ma mère préfère le rose. »

Elle sort du magasin avec l'hidjab blanc.

Nous décidons de rentrer à pied. Elle ne veut pas qu'on se tienne par la main. Ça fait... ça fait, quoi ? Je me sens mal à l'aise, c'est comme si je marchais seule dans une procession avec à mes côtés une statue de la vierge. Toute éducation religieuse laisse un fond pourri dont il est impossible se libérer, me dis-je.

Devant le musée d'art et histoire juif, elle propose d'entrer.

J'acquiesce et ne lui dis pas que cela m'étonne (en espérant que l'expression de mon visage ne me trahisse pas. Une brûlure par jour ça suffit !) ni que je me demande si elle veut seulement montrer aux juifs qu'une musulmane voilée s'intéresse à leur passé.

Dès que nous entrons dans la cour, elle m'indique l'aile gauche et, me regardant à la dérobée, me demande si je trouve qu'elle a quelque chose de particulier. Je trouve la

Avez-vous vu comment ces juifs me regardent ? Comment est-il possible qu'il n'y en a pas un seul qui me sourit ? Pourquoi « athée » n'existe pas sans le « e » du féminin, sinon parce que les mâles sont trop pourris pour croire dans la vie ? Est-on Russe juif ou Juif russe ? Est-on Français musulman ou Musulman français ? Pourquoi le tableau de Caravaggio où Thomas met son doigt dans la blessure de Jésus est-il si troublant ? Parce que l'on ne s'attendait pas à un Jésus femme ? Parce que la curiosité a un côté sombre et avide ? Pour la main sans défense du Christ qui accompagne le doigt pervers ? Ou seulement, comme dit Picasso, parce que « À

symétrie très belle, mais les deux ailes me semblent pareilles.

— Observe les détails, insiste-t-elle. »

Je regarde à gauche puis droite, encore à gauche. Je ne comprends pas ce qu'elle entend par « particulier ». « Je voulais voir si tu t'apercevais que l'aile gauche est un mur-renard. » et elle prononce très lentement « mur-renard » en me regardant comme j'imagine un renard regards la poule qu'il vient d'élire proie. Elle m'explique ce que c'est qu'un mur-renard, et se lance dans un long discours où elle imite à merveille le langage précieux de Louis pour parler de la statue de Dreyfus qui se trouve en plein milieu de la cour.

Nous faisons quelques salles ensemble, mais je n'aime pas les regards des gens. Leurs visages, malgré les différences, passent tous d'un étonnement premier souligné par un écarquillèrent des yeux (plus ou moins long, plus ou moins mobile) à un froncement des sourcils. Puis, ils se retournent, avec une ombre au regard, vers le tableau ou l'objet qu'ils admiraient.

Nous nous séparons. Elle visite les salles sur le Maghreb et moi je m'enfonce dans Dreyfus. On se donne rendez-vous dans la salle des trésors du ghetto de Venise.

Nous reprenons le chemin vers l'hôtel, silencieuses. Devant la chocolaterie Puyricard, la tentation est trop grande. Même pour moi. Elle me dit que sa mère adore le sucre, « presque

travers l'art on exprime ce que la naturalité n'est pas » ?

Pourquoi le cheval est-il plus beau que l'âne ? Parce qu'il est plus grand ? Depuis quand ce sont les dimensions qui font la beauté ? Est-il plus élégant ? Mais, l'élégance n'est-ce pas quelque chose de volatile, liée à la mode encore plus que la beauté ? Est-ce possible d'imaginer Alexandre qui, au lieu de dompter Bucéphale, dompte un âne ? Ou Gengis Khan qui envahit la Chine à dos d'âne ?

Si la philosophie est « un malentendu à propos du corps » qu'est-ce que la religion ? Un malentendu à propos du pouvoir ? Et la psychanalyse ? Un malentendu à propos de l'amitié ?

Peut-on aimer Roi Lear de Goddard et Gladiateur ? La lucide transparence de Mallarmé et la houleuse confusion de Proust ? Les matchs de hockey et ceux de polo ? Une brune maigrichonne et une blonde en chair ? Altdorf la fermée et New York l'ouverte ? Le pauvre couscous et le caviar précieux ? L'ami fasciste et celui communiste ? Le pédé invétéré et le macho ridicule ? Le Lénine de l'État et Nietzsche le destructeur ? La neige du Québec et les bougainvillées de Casa ? La mélancolie du soir et la joie du matin ? Le lit chaud et la route froide ?

Peut-on aimer ?

Est-ce vrai que ce qu'on oublie est ce qui fait qu'on est ce qu'on est ? Est-ce vrai que ce qu'on oublie est ce qu'on n'a pas oublié ? Mais, alors pourquoi les vieux perdent-ils la mémoire ? Pour

autant que moi ». Trêve d'avarice. On sort chargées de boîtes comme si on sortait de chez Ikea.

Elle aimerait dîner dans un restaurant japonais.
« Ce soir non. Ce soir, c'est cuisine française classique. J'ai réservé une table depuis Montréal.

- Décommande ! Allez ! J'ai très envie de sushi.
- Non. C'est prévu depuis des semaines. On va manger français... on mangera comme des cochonnes, ma belle cochonne.
- Je viens voilée.
- Comme tu veux, à vrai dire je préfère que tu te voiles ici plutôt qu'au Maroc. »

Effectivement on mange comme des riches cochonnes. Je n'ai jamais mangé si bien de ma vie. Vive la France. Vive la république. Vive n'importe quoi. Nous sommes heureuses.

En sortant de la place des Vosges, on chante à tue-tête les « Les bourgeoises c'est comme des cochonnes... » et lorsque Amina s'aperçoit que qu'on se trouve rue des Francs-Bourgeois, elle commence à rire à en pisser dans sa culotte, et effectivement, elle pisse dans sa culotte. Avec une dextérité insoupçonnable pour quelqu'un de passablement saoul, elle baisse ses pantalons et s'accroupit pour finir de pisser sur le trottoir, agrippée à ma main. Un vieux con dit à sa vieille chipie à voix assez haute pour que nous l'entendions « Toutes des cochonnes ces Arabes ! ». Amina, que l'alcool a sans doute

ne pas se faire écraser par le poids du passé ? De la vie ? Est-ce que les souvenirs pèsent ?

transportée sur la rue Saint-Laurent, aux temps où elle n'avait peur de rien tellement elle n'avait rien à perdre, hurle au vieux con : « Mange un char de marde, toi et ta vieille chienne ». Il se retourne et de sa main il fait un geste comme pour chasser des mouches. « Viens ici que je t'arrache les ailes grosse mouche à marde. »

Une très belle nuit. Une de ces nuits où la rage se transforme lentement en désir, où, lentement, le désir cède la place à la quiétude, porte d'entrée de Morphée.

Prêtes pour Casa.

Elle sort cérémonieusement le livre de Wharton de mon sac et le pose sur le lit : « Un cadeau pour les femmes de ménage marocaines. »



Chères cocottes.

C'est vraiment dommage que nous n'ayons pas pu nous voir après mon retour. Je voulais partager avec vous quelques réflexions sur le Maroc avant votre départ. Faute de mieux les voici plus ou moins bien empaillées.

[...]

Je suis très contente de mon voyage. J'ai passé beaucoup de temps avec ma mère et j'ai eu de très bons moments avec mes sœurs et mes frères. Je suis aussi contente parce que ce voyage m'a confirmé (mais, en avais-je vraiment besoin ?) que je ne retournerai jamais plus vivre au Maroc. Surtout pour mes enfants. J'ai l'impression que tout empire. Au lieu d'enlever la pourriture, comme le roi et ses

acolytes le crient sur tous les toits, c'est comme si elle servait d'engrais à de nouvelles injustices...
Même si je me sens furieuse, je ne crois pas exagérer.

Par exemple, il y a beaucoup plus de femmes voilées qu'à mon dernier voyage, ce qui, en soi, ne me dérange pas. Ce qui me dérange, par contre, c'est la manière qu'ont les femmes de le porter. Là-dessus ma mère, qui s'est voilée pendant toute sa jeunesse, m'a fait des réflexions qui m'ont permis de mieux comprendre la nouvelle atmosphère au Maroc.

Elle m'a dit à peu près ceci : « Tu vois, Yasmine, à mon époque on portait le voile à cause de la tradition. On le faisait parce qu'on l'avait toujours fait, mais on n'y croyait pas. Entends-moi bien, on n'y croyait pas comme on croyait aux enseignements du Coran, à la famille... Il n'y avait rien derrière le voile, sinon qu'on avait toujours fait comme ça. Du fatalisme et un peu de coquetterie. C'est tout. Certaines d'entre nous, dans les années soixante-dix, ont pu rompre avec le fatalisme sans renoncer à la coquetterie. Maintenant les femmes sont de plus en plus nombreuses à porter le voile par choix. Disons que maintenant elles justifient ce qu'elles font, elles ont tout un discours. Le même que leurs hommes. Elles le portent parce que Dieu le veut, qu'elles disent. Pour sauvegarder notre culture, ne pas nous faire avoir par l'Occident et les Juifs. Afficher notre diversité. Et ainsi elles se font doublement avoir : par l'Occident et par leurs hommes. Tu sais bien que je suis très croyante, mais je n'ai jamais cru que le voile était un moyen de se protéger du péché ou de bonifier les humains. Mais, ces jeunes exaltées en ont fait un symbole profond de leur rapport à Dieu. Désormais, elles y croient plus fortement qu'elles ne croient à la famille. C'est de la pure folie. »

Je ne pense pas qu'elle exagère. Ma mère est trop sage pour exagérer. Ce qui est certain, c'est que nous sommes en train de perdre la légèreté que les femmes marocaines ont toujours su garder, même dans les pires conditions. Elles deviennent lourdes... lourdes comme leurs hommes. Je sais qu'au Québec toutes nos amies considèrent qu'il s'agit d'une mode et que ça va passer. Je ne le crois pas. Ou, si c'est une mode, ce n'est pas au sens où on l'entend généralement. C'est fait de fermeture, de repli, de racisme...oui ça passera, mais quand ? Quand ma fille sera grand-mère ? C'est bien trop tard. Elle n'a qu'une seule vie à vivre. Comme moi.

Avant d'arriver à Agadir, appelez ma mère. Elle a bien hâte de vous voir et elle vous en voudrait si vous n'alliez pas habiter chez elle.

J'aimerais qu'on puisse continuer à échanger par courriel même quand vous serez prisonnières des Alpes.

P.S. J'espère que ce que je vous ai raconté ne sera pas prétexte à dispute entre vous.

<p>Il n'y aura pas de disputes à propos du voile. Le « voile » nous l'avons abordé sous toutes les coutures et nous sommes d'accord pratiquement sur tout. Certes je ne m'attendais pas à ce qu'Amina se voile au Maroc. Mais, je la comprends même si je ne suis pas d'accord. Et puis, de quoi je me mêle ? Si je parle en égoïste, je la trouve tellement attrayante sous le voile que...</p>	<p>Pourquoi devrait-on se disputer ? N'est-il pas évident que je porte le voile parce que je n'y crois pas, pas du tout ? Que je ne le fais même pas par respect pour les traditions ? Porter le voile pour que je ne doive par me justifier devant ma famille, n'est-ce pas suffisant ? En plus Nadia me trouve tellement excitante avec le voile !</p>
--	--

Casa

<p>Le frère de Amina nous attend à l'aéroport de Casa. Il n'en croit pas ses yeux quand il la voit courir vers lui avec son hidjab rose qui la fait ressembler encore plus à leur mère, comme il le dira plus tard. Elle me fait signe de m'approcher et me présente comme amie et patronne. « Elle dirige une maison d'édition et je suis la responsable de la filière Arabe.</p> <p>— Et les Berbères, alors ? demande-t-il surpris.</p> <p>— Je m'occupe des Berbères aussi, mais jusqu'ici, pas de proposition de publication. »</p> <p>Chez sa mère : larmes, cris et joie.</p> <p>« Tu dormiras avec moi et ton amie pourra dormir sur le divan, lui dit sa mère sans lui lâcher les mains.</p>	<p>Est-ce que les autruches sont plus malines qu'on ne le pense ?</p> <p>Devrais-je être dogmatique comme elle ?</p> <p>Mais pourquoi le moindre souffle de vent détache de mon corps les feuilles du bonheur tandis que les ouragans les plus déchaînés laissent le malheur indifférent ?</p> <p>Y a-t-il une différence quelconque entre ces motifs de fierté : la beauté de ses enfants, son interprétation de Heidegger, la couleur de ses cheveux, sa ponctualité, la propreté de son trou du cul, son prix Nobel, son engagement, son passé, la fermeté de ses seins, sa réussite au travail, la rondeur de ses fesses, la victoire de son</p>
---	--

<p>— Nadia a réservé deux chambres à l'hôtel...</p> <p>— Tu plaisantes, pas question d'aller à l'hôtel. Qu'est-ce qu'on t'a fait au Canada ? Tu as oublié que l'hospitalité est sacrée ? Porter le hijab ne suffit pas, ma fille, pour être une bonne musulmane. Tu sais bien.</p> <p>— Mais Nadia, maman, elle n'est pas musulmane ! »</p> <p>Elle se tourne vers moi avec une expression qui semble dire « Je ne veux pas vous obliger, mais... » Je lui souris et je la rassure : « Je serai souvent avec vous, mais... »</p> <p>— Je vous comprends », me dit-elle.</p> <p>Elle se tourne vers Amina : « Toi tu restes ici.</p> <p>— Oui maman.</p> <p>— J'accompagne Nadia à l'hôtel. S'il faut discuter avec les employés, c'est mieux que je sois là. »</p> <p>Le frère nous conduit à l'hôtel. « Elle en a de fric, ton amie ! » dit-il en arabe à Amina, je vous attends ?</p> <p>— Non merci, à ce soir. »</p> <p>La suite est magnifique avec une vue imprenable sur la mosquée Hassan II.</p> <p>Dans l'énorme baignoire ronde, nous faisons gicler de l'eau partout. On est bien.</p>	<p>pays, les exploits de ses amis, la longueur de ses nymphes, la vivacité de son esprit, le courage de ses ancêtres, la grâce de sa démarche, le rendement de son point G, son revers au tennis, ses escapades, ses connaissances, sa maison, son lilas, sa gaucherie, son honnêteté, la longueur de ses cuisses, l'intelligence de son chien, son estomac de fer, la puissance de sa voiture, ses prises de positions politiques, la forme de ses hanches, sa perspicacité, son refus des compromis, la couleur de ses yeux, sa peau lisse, la pomme d'Adam de son homme, la cellulite de sa femme, la largeur de ses incisives, son savoir ?</p> <p>De quoi suis-je fière ? De ce que j'ai appris avec Nadia ? Mais comment peut-on apprendre quand on est ce qu'on a appris ? Y a-t-il une cause très simple de notre incapacité d'apprendre ? Si on apprenait, la vie serait-elle trop facile et deviendrait-elle inhumaine ? Inhumaine sans être animale, comme la vie très humaine de Micotte ?</p> <p>Si « arriver » indique <i>un aboutissement du mouvement</i> tandis que « venir » indique <i>un mouvement vers un terme</i>, pourquoi dit-on « venir » et pas plutôt « arriver » quand on arrive à la jouissance ?</p>
--	---

Son regard finit pourtant par s'assombrir. Son visage avance vers le mien, et ses lèvres se posent dans le creux de l'épaule. « Je ne peux pas passer trois nuits sans toi », murmure-t-elle. Je lui caresse les cheveux. Puis elle éloigne son visage et son regard endurci, me transperce et se perd aveugle dans le noir. Mon corps n'est plus qu'un corps qui s'allie aux corps qui l'ont eue pour l'emmurer dans une souffrance où elle seule peut percer une issue.

Elle ne veut pas que je l'accompagne chez sa mère ni que je la rejoigne pour le dîner. « Mais, ta mère ne sera pas contente » lui dis-je, surprise. Elle me répond qu'elle sera très contente de dîner seule avec ses enfants. « Tu verras, tu finiras par comprendre le "multiculturalisme" qui fait vivre ta maison. Tu apprendras que chez les vrais musulmans, comme chez tous les vrais religieux, une couche d'hypocrisie couvre même les paroles les plus sincères. » Je n'aime pas son ton. Elle veut sans doute que je réagisse, mais je ne le fais pas : je sais que cela ne ferait que déchaîner sa rage : contre tous, contre un monde qui a toujours été contre elle. « Tu me trouveras quand même une excuse, dis que je suis très fatiguée », mais elle a déjà claqué la porte.

Je dîne seule.

J'attends un appel qui ne vient pas. Très tôt réveillée, je l'appelle. Pas de réponse. Nouvel appel vers midi. Pas de réponse.

Je déjeune seule.

Je traîne mes converses dans la médina. Rien d'agréable, rien d'intéressant, tout m'agace : l'insistance des vendeurs, les compliments salaces des mecs, les mains sales des mendiants, les regards hostiles des femmes. Sans savoir comment, je me retrouve devant la grande mosquée. Du coup, ça va mieux, seulement besoin d'un peu d'ordre.

Je rentre à l'hôtel, Amina est dans la chambre. Agressive, elle me bombarde de questions et fait litière de mes réponses. Deux heures pour la calmer.

On marche en silence jusqu'à la maison de sa famille. Quelque chose s'était cassé. Je n'ai qu'une envie : partir de Casablanca.

Le lendemain la mère nous accompagne à Rabat. Je les laisse pratiquement toujours seules, ce qui ne semble pas les gêner et qui me permet d'arpenter songeuses les lieux que Annemarie Schwarzenbach photographia dans les années 1940.

Elles en ont certainement parlé, car la mère ne semble pas s'étonner, mais elle pleure quand Amina confirme qu'elle passera la dernière nuit à l'hôtel.

Une nuit « aminienne » comme j'aime à le dire : avec des hauts et des bas qui finissent par trouver un point d'équilibre au bout de quelques heures.

Chères cocottes

[...]

Le président d'une grande banque marocaine a interdit le port du foulard dans son institution suite aux attentats de Casablanca. Une femme (ou un homme ou un groupe, peu importe) qui signe « Le foulard enragé » lui a envoyé une lettre ouverte. J'ai fait quelques commentaires. Dites-moi ce que vous en pensez.

Vous pouvez par une simple note bousculer la vie de milliers de femmes, des femmes qui triment comme des esclaves dans votre institution et à qui vous voulez enlever un carré de tissu qui couvre des cheveux qu'elles ont choisi de couvrir. « Un carré de tissu » ? Vaut-il la peine de faire tout ce bordel pour un carré de tissu ? Non, c'est plus qu'un carré de tissu, et tu le sais très bien autrement tu ne serais pas enragée. « Qu'elles ont choisi » ? quand ? esclaves dans ses institutions et dans celles de leurs maris. D'une part on les fait choisir de porter le carré pour couvrir (ou cacher ?) et de l'autre on veut les obliger à le laisser chez elles. En étau entre la loi de dieu et celle des hommes. Pas très nouveau, mais il est clair, cher directeur, que tu n'as pas le droit. Non, ce n'est même pas un problème de droit (le droit on peut toujours le confectionner sur mesure). C'est un problème politique. Comme en Irak. Si on souffle pour rallumer le feu il ne faut pas pleurer quand le vent se lève.

Je vous invite à aller faire un tour dans les quartiers que vous ne fréquentez jamais sauf si ce n'est pour une inauguration de vos agences qui pompent le sang des pauvres (...) vous trouverez aussi des hommes (...) avec des vêtements usés qui luttent pour le morceau de pain quotidien.

Des Marocains pauvres plutôt que des pauvres Marocains, dont le roi et sa pègre pompent le sang.

[En m'enlevant mon foulard] *vous êtes en train de toucher à ma vertu... Mais certainement vous ne savez pas ce que c'est que la vertu.*

Le penses-tu vraiment ? Si oui, et si la majorité de celles qui portent le foulard pensent comme toi, on est foutues.

Des gens comme vous ne savent pas (...) que pour être croyant il faut obéir à tous les ordres divins sans exception.

On est foutues.

Ces femmes, Monsieur Benjelloun, vous allez leur poser un choix immoral, entre gagner leur pain quotidien et obéir à Dieu.

Encore l'état. Elles sont foutues.

Vous n'êtes qu'un pauvre riche minable qui ne respecte aucunement les droits divins ni les droits humains.

Avec un tel voisin, « humains » est moins qu'inutile. On est foutu.

Quelle est la relation entre les cheveux et le métier de la banque ?

Et entre les cheveux et la vertu ?

Nous nous retrouverons le jour du Dernier Jugement. Inch Allah

Ils sont fous et nous on est foutus.

Une belle occasion perdue pour s'opposer sans aller trop loin chercher des excuses. De mon point de vue, bien sûr : du point de vue de celles qui abdiquent devant les raisons et qui n'ont rien à dire à ceux qui abdiquent devant un livre.

Nous discutons sur quoi répondre à Yasmine. Chacune pour soi. Elle est prête pour sortir. Sans hidjab. Je lui demande pourquoi. « Parce que ça suffit » me répond-elle d'un ton qui n'admet pas d'autres questions. C'est sans doute parce que ça suffit, mais le courriel de Yasmine n'a pas battu l'eau.	Pourquoi ne veut-elle pas que nous répondions ensemble ? Ou, ne devrai-je plutôt me demander : « pourquoi nous sommes si souvent en désaccord » ? Est-ce que les « je t'aime » ne sont que des restes d'une passion qui a besoin de conflits pour s'alimenter ?
--	---

Meknès, Fès

Je me sens bien. Concentrée sur la conduite. Comme une folle qui ne respecte aucune limite de	Pourquoi donne-t-on plus facilement raison à celui qui parle ou écrit bien, plutôt qu'à celui
---	---

vitesse. De Casa à Meknès je ne lève pratiquement jamais le pied, elle ne lève pas les yeux de son portable. « Ce paysage je le connais comme mes poches. Je préfère faire des recherches sur internet plutôt que regarder dehors » me dit-elle quand je m'étonne de son peu d'intérêt. Et lorsque j'ajoute qu'elle pourrait me parler, elle répond « Nous sommes toutes les deux concentrées sur des choses que nous aimons faire. On est bien, c'est ça qui compte, non ? » Imparable.

Bāb al-Manṣūr est sans doute la plus belle chose que j'ai vue jusqu'à présent. Cette mosquée est grandiose surtout parce qu'elle est grande. La porte de Meknès est grandiose et c'est tout. Aveuglée par cette beauté je ne vois ni les mendiants faussement estropiés, ni la foule des hidjabs qui glissent, anonymes, ni les jeunes nonchalamment appuyés aux colonnes.

L'entrée du mausolée de Moulay Ismaïl me fait penser à un temple japonais. Amina ne veut pas entrer. Et lorsqu'elle me dit : « Je n'ai aucune envie de visiter le monument d'un mec, qui a eu cinq cents concubines et qui a écrasé mon peuple avec une armée d'esclaves noirs. » Je lui réponds que je ne la reconnais pas : « Tout ton mépris pour le *politically correct* s'est-il évaporé ? » Elle se tait, jusqu'au moment de monter en voiture. « Une chose c'est la correction politique de nos amies intellectuelles, une autre sentir la botte des dominateurs t'écraser le visage. »

Volubilis nous laisse froides. Quelques photos crélines appuyées aux colonnes et au mur de la

qui crie fort ? Parce que les cris de la raison sont plus forts que les raisons des cris ?

Le premier sens de « déconner » est bien connu, le deuxième aussi et leur lien est immédiat : qui déconne plus que celui qui déconne ? Mais alors pourquoi, dans le Robert, trouve-t-on que le passage d'un sens à l'autre n'est pas clair ?

N'est-ce pas fondamental que le génome humain ne soit pas beaucoup plus complexe que celui des vers de terre ?

Deviendrai-je quelqu'un, comme Sylvie, qui, dès qu'elle fait ou qu'il lui arrive quelque chose, l'intègre à ses habitudes ? Quelqu'une qui s'installe dans tout ce qu'elle fait ?

Quelqu'une qui est incapable de vivre avec l'inconnu et qui le fuit ou l'assimile avant même que ce dernier ait eu le temps de se présenter ?

Y a-t-il de bonnes et de mauvaises idées ?

Pourquoi tous les moralistes ne peuvent que dire les mots de travers ? Et si les mots étaient toujours de travers ?

Pourquoi continuer à dire *avoir un chien pour un homme* ? Ne faudrait-il pas passer à *avoir un homme pour chien* ?

<p>basilique. « Un mur anastylosé, comme tu peux le voir, me dit-elle</p> <p>— Je vois que tu t’es fait une culture sur les murs. » lui fais-je remarquer, mi-ironique mi-orgueilleuse. »</p>	<p>Pourquoi est-il si difficile d’admettre que le cerveau n’est qu’une pompe qui porte à la surface les idées qui reposent dans le puits de la langue ?</p> <p>Et si la profondeur n’était que la superficialité de ceux qui s’accrochent aux mots après avoir suspendu leur corps dans le vestibule des écoles ?</p>
<p>Dès notre arrivée, avant même d’aller au Palais Faraj nous avons acheté quelques livres à L’hafra une librairie qu’à elle toute seule est une espèce de médina : <i>Le pain nu</i> de Mohamed Choucri, <i>Celui qui est digne d’être aimé</i> de Abdellah Taïa et <i>Sophonisbe</i> de Corneille. Nous avons passé nos après-midis dans Fès-al-Bali, le reste du temps dans l’hôtel à lire, manger, boire et nous aimer.</p>	<p>Qui ne sait pas que dès qu’on bâtit une vision du monde, on ne voit plus le monde ? Que l’œil intellectuel, contrairement aux vrais yeux, se regarde regarder et crée ainsi une théorie aveugle ?</p>
<p>Trois heures de voiture, Amina sur le portable et moi sur l’accélérateur, sans doute un peu trop. Je dis à Amina qu’on pourrait envoyer un courriel à Mostapha pour lui dire que nous ne sommes pas loin de Midelt et s’il a quelque chose à nous conseiller. « On est à 30 km. Il n’aura jamais le temps de répondre !</p> <p>— À Montréal, il est trois heures de l’après-midi. Tu vas voir, il va répondre tout de suite. Je le connais, il est comme Janick, les doigts toujours prêts. »</p> <p>Quelques minutes plus tard : « À Midelt, avant la pollution lumineuse, la voûte céleste était spectaculaire. La route vers les anciennes mines</p>	<p>Pourquoi, selon les grands philosophes, LA question c’est « Pourquoi y a-t-il quelque chose et pas plutôt rien » ? C’est parce que je suis femme que je me pose des petites questions ? Pourquoi y a-t-il des insectivores et pas des talibanivores ? Pourquoi la terre n’est-elle pas une glace à la pistache ? Pourquoi le cœur n’a-t-il pas de dents ou les orteils des oreilles ? Pourquoi va-t-il chez le psychanalyste avec des sonnettes et pas avec des tenettes ? Pourquoi pour exprimer l’idée d’effort on dit conatif et pas conactif ? Pourquoi l’école est une taule, la culture souillure et le divers pervers ?</p>

d'Ahouli et Mibladen est assez pittoresque et en relief. Il y a toujours le couvent Notre-Dame de l'Atlas où il y a encore quelques moines. Les vieilles bourgades (Ksour), sorte de villages fortifiés en terre battue valent le détour. Les montagnes de l'Atlas sont majestueuses. La vieille église est toujours là, peut-être que la municipalité en a hérité. À la sortie de Midelt vers le Tafilalet, il y a une colline aménagée qui surplombe la petite ville où tu peux observer un Atlas majestueux et les alentours de la ville. Je suis à Marrakech jusqu'à demain soir. » Nous lui répondons que nous aussi nous serons à Marrakech ce soir. Rendez-vous au Selman à 21 heures. Il est d'accord. Il sera avec une amie italienne professeure à l'université de Rome avec qui il vient de présenter un papier sur *Embedded Systems*.

Nous sommes à Marrakech à 19 heures.

Marrakech

Jeudi 5 septembre 2019.

À 21 :10 quatre personnes se dirigent vers l'entrée du Assyl où le maître d'hôtel les accueille. Pendant que ces quatre clients, il s'agit sans doute de clients, car nous sommes dans un restaurant hyper-étoilé à l'heure du dîner, donc... je reprends, pendant que ces quatre clients suivent à la queue leu leu le maître en livré, s'assoient, se parlent par-dessus les cartes que le garçon de table vient de leur remettre, je vais vous les présenter pour laisser ensuite parler la réalité sans que mes idées, mon style, mes sympathies ne la conditionnent.

Malgré mon aversion à tout genre de « ismes », force est d'admettre que ce récit va être naturaliste. Avant de vous abandonner à la réalité ou à la nature, à votre guise, j'inclus ces quatre braves gens dans le cercle de vos amis et amis. « Amis ? Qu'est-ce qu'il dit, ce mec ? Il est fou ! Qu'il fasse la pluie et le beau temps dans cette histoire à la mords-moi-le-nœud ça va encore, mais qu'il nous oblige

à accepter des inconnus dans notre petit cercle exclusif, ça non ! » Je comprends très bien votre irritation, car c'est bien de l'irritation, n'est-ce pas ? Bien que je n'aie pas la tête près du bonnet, vos clichés et la platitude de vos considérations m'irritent outre mesure. Qui vous a dit que je suis un mec sinon votre petite tête remplie de clichés. Il y a plus de mecs que de femmes qui écrivent ? C'était vrai, ça ne l'est plus. Si vous ne vous êtes pas aperçu que j'ai la légèreté, la souplesse et le regard pénétrant de la gent vulvée, votre route vers la lucidité est encore bien longue. Puisque ce n'est pas la lucidité qui vous caractérise, est-ce plutôt la profondeur du savoir ? Voyons. Dites-moi, qu'est-ce que l'amitié. Allez-y. Je vous attends de clavier ferme. Allez-y ! Rien ? Hein ! Bouches cousues ? Vous ne le savez pas ? Et alors... chut ! et arrêtez de m'emmerder si vous voulez que je continue. Avec vos interruptions vous m'avez fait perdre le fil... « Tu parlais des « ismes » et d'autres billevesées. » Non seulement vous continuez à m'interrompre, mais vous dissimulez vos insultes derrière des mots recherchés. Billevesées ! Merde ! Ça suffit. J'ai dit et je confirme que les personnes que je vais vous décrire seront bientôt vos amis.

La petite femme blonde, assise à côté de l'homme, est une Québécoise — j'ai une très grande sensibilité aux accents et même si notre amie québécoise a certaines intonations toulousantes, elle a clairement passé toute sa jeunesse au Québec. Ne connaissant pas son nom (pas plus que je ne connais le nom des autres convives), je lui donnerai le plus commun parmi les femmes québécoises en fin de trentaine : Sylvie. Sylvie est coiffée d'une casquette de velours rouge, porte de jeans Saint-Laurent, chausse des converses rouges et son t-shirt envoie un message on ne peut plus clair : « Fuck Canada ». Ce qui confirme que ma sensibilité aux accents a bien fait son travail.

En face de la petite blonde, une Marocaine ou une Algérienne. Je pencherais plutôt pour l'Algérie, car son regard est moins fuyant et ses mouvements moins mous que ceux de ses voisines de l'ouest. Berbère ? Peut-être. Surtout à cause du pif juif. « Ici tu écris vraiment n'importe quoi ! » Faites une autre intervention et j'arrête ; vous resterez ainsi sur votre faim, ce qui, dans un restaurant hyper-étoilé, est loin d'être malin. C'est quoi ce sourire satisfait ? Vous serez ravies si je m'arrête ? Eh bien, non. Je ne baisserai pas les bras. La jeune maghrébine est coiffée d'un chèche bleu enroulé en turban d'où s'échappent de longues mèches crespelées couleur de jais. (Ce « maghrébine » me permet de m'en tirer de justesse, en renonçant à la précision comme le font tous les pisseurs de mots.). Elle a, comme Sylvie, des converses aux pieds, mais, contrairement à celle-ci, Allah l'a dotée d'une poitrine fort expansive — et fort expressive, cela va sans dire. J'appelle Saïda notre Maghrébine plantureuse qui doit être encore dans la vingtaine. Je dois confesser qu'autant je suis fort en accents autant je suis nulle pour deviner les âges.

La troisième femme, assise à côté de Saïda, appelons-la Claudia. Elle porte un tailleur bleu, chausse des souliers à talons hauts, bleus eux aussi, et ses cheveux châtain sont ramassés en un chignon tenu

par deux longues aiguilles en bois qui lui donnent un faux-air japonais. Le diastème qui sépare ses incisives lui donne un aspect sauvage. La coupe en V de sa veste dont le premier bouton est très proche du nombril participe à la mise en valeur d'un buste qui n'a rien à envier à celui de Saïda. Claudia est Italienne, l'accent me le dit ; encore l'accent ! et a cosigné avec l'homme du groupe une présentation intitulée « Hardware Software Partitioning : Gender Bias in Embedded Human Systems », ce qui sonne fort compliqué.

Nous voilà arrivés au seul heureux mâle de cette assemblée, avec une majorité écrasante de femelles venues des quatre coins du monde. Je craignais une réaction devant cette sexualisation outrancière du group, mais je constate, avec grand plaisir, que je vous ai enfin réduits au silence. Je vais quand même vous expliquer les origines de cette sexualisation. J'ai introduit le terme « mâle » parce que... non... non, je n'ai pas introduit le terme, mais c'est plutôt le terme « mâle » qui s'est introduit en moi sans doute poussé par le décolleté plongeant. Ce décolleté qui pousse les mots et attire le regard, surtout, mais pas seulement, de celui que je vais appeler Mohamed. Mohamed est en veston cravate. Si ce n'était pas la barbe mal taillée et les cheveux en bataille, on dirait qu'il vient de sortir d'un défilé Armani.

J'ai fini... mais, non. Pour qu'un récit puisse s'arroger l'attribut « naturaliste », la couleur des yeux de ses créatures doit être décrite avec grande précision en empruntant, éventuellement, des termes à la nature. Donc : les yeux de Sylvie sont d'un azur billebarré avec trois composantes principales, bleu husky sibérien, bleu bordé scolié et bleu berger australien ; ceux de Claudia sont couleur noisette précoce du sud du Piémont. Si j'ajoute que les yeux de Mohamed sont bruns havane (d'avant Castro) mâtinés de marron mindel et que ceux de Saïda sont gris plomb d'Ahouli ponctués de gris gneiss, je crois avoir emprunté la bonne voie pour devenir un élève zélé de Zola.

D'accord, c'est bon pour les yeux, mais les nez ? Êtes-vous capable d'imaginer un visage sans yeux ? Oui, je suis sûr que oui, mais il est impossible d'imaginer un visage sans un nez au milieu de la figure (À moins que vous n'ayez pas lu l'histoire à coucher dehors du major Kovaliov dont le nez couche dehors pendant un certain temps.) Pour que ne vous sentiez pas trop prisonniers de la nature, j'abandonne les nez à votre imagination, avec comme seule contrainte que le nez de Saïda garde son aspect légèrement crochu judaïsant. Le temps est venu de ne plus allonger la sauce, car nos héroïnes ont déjà bien entamé les mezzés et la deuxième bouteille de Guerrouane Lumière Gérard Depardieu, 2009, un vin « au nez discret » et ce malgré le blaze indiscret non pas de Cyrano mais de son interprète Gérard). Avant que notre sauce ne sente le brûlé, je vous mets sous le nez une citation de Maupassant, cet écrivain ennemi des « ismes » qu'une critique illettrée plaça dans le naturalisme : « Je trouve que le Bon Dieu s'est montré vraiment trop... trop... naturaliste. Il a manqué de poésie dans son invention. »

Saïda explique à Sylvie et Claudia que « Assyl », le nom du restaurant, pourrait être traduit en français par « Authentique ». Mohamed hoche la tête. Saïda lui demande s'il trouve que la traduction est inexacte. « Non, répond-il avec un sourire mi-ironique mi-timide, la traduction est parfaite. C'est qu'ici il n'y a rien d'authentique : décoration ottomane conçue pas un architecte français et hors-d'œuvre empruntés au Liban et à la Turquie. Rien d'authentique, ce n'est pas tout à fait vrai. L'obséquiosité inscrite dans les moindres mouvements des serveurs est authentiquement marocaine. » Son sourire lentement se ferme, ses yeux font le tour de la table et il reprend : « À propos d'obséquiosité ou de servilité, si vous préférez, la cause de mon départ pour la France, en est un bon exemple. Ça n'a pas été facile. Je ne trouvais aucun élément décisif ni pour rester ni pour émigrer jusqu'au jour où en observant le comportement de mes compatriotes faire la queue au cinéma, j'ai arrêté de balancer le pour et le contre. Ma décision était irrévocable : l'émigration. » Il s'arrête, ébauche un sourire, lève son verre. Tout le monde lève son verre. Au milieu de la cacophonie des accents, des timbres, des voix plus ou moins claironnantes, on entend « Au Maroc ! ». Quelques instants de silence avant que Saïda s'adresse à Mohamed : « Mostapha¹, dis-nous donc ce qui t'a fait partir ». Mostapha, reprend : « Je faisais la queue au 7^e art de Rabat, pour voir un film de Youssef Chahine, je crois... non... je suis sûr que c'était *Le moineau*. On était au moins une trentaine, tous des Marocains. Ce n'était bien sûr pas une queue bien ordonnée, disons, pas du tout une file québécoise ! Un couple de Français arrive et les Marocains les laissent passer, baissant la tête avec un sourire servile qui semblait dire « Merci d'être ici ». Une Française arrive, même comportement ; un autre couple même comportement. Affligé, je regarde ma femme qui me regarde attristée. Nous n'avons pas eu besoin de nous parler. On s'en va, de la file et du Maroc.

- Ça fait combien de temps, lui demande Nadia.
- Au moins trente ans.
- Mais les temps ont sans doute changé, ajoute Claudia.
- Non, trente ans dans notre culture, ce n'est rien. C'est un pet d'âne. »

Ils parlent des migrants, de Ceuta, de Pantelleria, de Lesbos, de la Libye, des murs de Trump, de la Manche... De l'horreur. Pour détendre l'atmosphère et rendre moins flagrante la contradiction entre leurs dires et leur présence dans un restaurant étoilé, Nadia demande à Mostapha de raconter quelques blagues. « Tu en as de très bonnes sur les ânes, ajoute-t-elle.

- Celles des ânes à quatre pattes tu les connais toutes, j'en ai d'autres... sur les ânes à deux pattes. Peut-être vous allez aimer celle des cerveaux. Donc...dans le souk de Fès, on trouve

¹ J'exploite cette occasion pour substituer les vrais noms (sinon comment parler de réalisme !) à ceux que j'avais inventés. Le vrai nom de Sylvie est Nadia, celui de Saïda est Amina : les deux filles qui nous racontent leur exode. Claudia reste Claudia, car c'est le nom qui apparaît dans les actes du colloque.

vraiment de tout. Même des cerveaux humains. Abdelmouqadem, un vieux marchand, que tous les habitants appréciaient pour son honnêteté, bien sûr relative ! ce jour-là, a trois cerveaux identiques à vendre. Le 1er à 1 dh, le 2e à 10 dh et le 3e à 1000 dh. À qui lui demande pourquoi une telle différence de prix, Abdelmouqadem répond que le 1er est celui d'un juif qui a passé son temps à faire des mathématiques et du commerce, le 2e est celui d'un chrétien qui a passé son temps dans la technique, le 3e est celui d'un musulman et il est très cher, car il n'a jamais servi. »

Les trois femmes le regardent, sourient, mais ne rient pas. Même pas une ébauche de rire. « Mon histoire n'est pas très bonne... trop stupide, s'excuse-t-il

- Ce n'est pas ça, intervient Claudia, c'est une histoire qui fait penser... penser à comme les Marocains se voient... c'est dans le style des blagues juives ou les juifs rient d'eux-mêmes.
- Il me semble que Claudia a raison, dit Nadia. Mais, je sais que tu en as de moins sérieuses.
- J'en ai deux sur Marrakech. Voici la première. Pas un chat sur la Jamaa Ifna quand, très tard dans la nuit, Abdelfattah et Abdelmoussawir arrivent sur la place. Ils bavardent en fumant du kif. Depuis quelques minutes le regard de Abdelfattah est rivé à la Koutoubia. "À quoi rêves-tu" lui demande Abdelmoussawir. "Je ne rêve pas, lui répond Abdelfattah, est-ce que tu penses comme moi que la place serait encore plus belle sans la koutoubia ?" Il est d'accord. Ils décident donc de libérer la place. Ils déposent leur sac et commencent à pousser. Au bout de 30 minutes, Abdel se retourne et ne voit plus leurs sacs. Il dit alors à Abdel : "arrête, on a trop poussé, il faut retourner chercher nos sacs" ».

On riote, pas plus.

« Vous êtes dures, reprend Mostapha, voilà ma deuxième sur Marrakech. Abdelwahhab et Abdelwakil, deux Marocains pure laine, visitent pour la première fois Marrakech. Ils contemplent la Koutoubia. L'un demande à l'autre : « C'est quoi ça ? ». L'autre répond : « c'est un puits qui s'est renversé. ».

On ne riote même pas.

Amina secoue la tête et d'un air très sérieux : « Je crois que ce que je n'aime pas dans ces blagues où les Marocains apparaissent comme des fatalistes et avec une conscience de soi pas très reluisante, c'est qu'on y fait un amalgame injustifié. Tu as parlé de l'authenticité des Marocains : ça n'existe pas, parce que les Marocains n'existent que du point de vue de l'État, du point de vue juridique. Les deux entités qui les composent sont si différentes ! je dirais même incompatibles », elle s'arrête, son regard fait le tour des visages, elle est sur le point de continuer, quand Claudia prend la parole : « Pas besoin d'être Marocaines, même si ici c'est plus évident qu'ailleurs, pour être conscientes qu'on ne peut pas,

comme tu dis, amalgamer les hommes et les femmes, si j'ai bien compris ce que tu veux dire. » Amina ne semble pas apprécier la remarque et réplique d'un ton sec : « Ce n'est pas à cause du hidjab que le clivage homme-femme est plus évident ici qu'ailleurs. Tu vois, l'autre jour à Casa je portais le voile, mais je bois, je mange du porc et j'aime faire les yeux blancs avec les femmes » Elle serre la main d'Nadia et reprend là où Claudia l'avait interrompue : « Avec mes deux entités je ne faisais pas référence aux hommes et aux femmes, mais aux Arabes et aux Berbères. Malgré le brassage centenaire, il y a encore des Berbères « purs » et des Arabes « purs » et ils ont bien peu des choses en commun malgré la religion. Mille trois cents ans de domination arabe n'ont pas réussi à effacer l'esprit berbère. Mon grand-père, un Berbère qui ne connaissait ni l'histoire ancienne ni un sacré mot de latin nous répétait souvent (en pensant que c'était de l'italien) : "Jemen statem juxtem patem". Qui sait depuis combien de siècles ces quatre mots, plus ou moins déformés, passaient d'une génération à l'autre. Ils font partie du discours adressé par Jugurtha au sénat romain : "*hiemem et aestatem iuxta pati, humi requiescere, eodem tempore inopiam et laborem tolerare*". La seule phrase latine que je connais par cœur. » Elle s'arrête et fixe ses amis avec des yeux injectés d'une rage que les siècles n'ont pas apaisée et que les larmes ne cachent.

Le long silence est interrompu par Mostapha : « Peux-tu la traduire à un pauvre ignorant comme moi ?

— Ce n'est pas pour faire étalage de culture que je cite en latin, c'est que je l'ai tatouée dans mon âme et... sur mes fesses. »

Elle se lève, et baisse jeans et culotte jusqu'à mi-fesses et dirige sa croupe vers Claudia et ensuite vers Mostapha pour qu'ils lisent « *humi requiescere* ». Toujours avec les jeans baissés, tourne ses fesses vers le centre de la salle, ce qui fait taire la bruyante tablée de Suédois et fait accourir le chef de salle qui, souriant, prévenant, obséquieux lui demande : « Puis-je faire quelque chose pour vous madame ? » Amina le regarde méprisante, fait mine de lui prendre la main et lui dit en berbère : « Oui, me mettre un doigt dans le cul. ». Avec une lenteur exaspérée, elle se reculotte et dit en français et à haute voix au serveur : « Allez dire aux couillons de l'autre table s'ils ont bien lu ». Mais un couillon de l'autre table, un blond fade d'au moins deux mètres semble avoir compris l'insulte, ce qui le fait se lever, se poster devant Amina, poings aux hanches, et lui dire en anglais de répéter. « Vous avez très bien entendu Monsieur, si vous vous sentez offensé, je vous attends demain à six heures avec deux témoins. Je vous laisse bien sûr le choix des armes », lui répond Amina. Touché. Le type secoue la tête et s'éloigne sans dire un mot.

Comme si de rien n'était, elle reprend : « Dormir à même le sol, voilà ce que j'ai fait tatouer sur mes fesses. À même le sol, comme Jugurtha, comme mes ancêtres... comme je l'ai fait à Montréal. » Nadia lui caresse le visage, sourit et lui dit qu'elle est la reine de la provoc. Elle sait qu'en ces moments-là Amina a un besoin immense de se sentir comprise. Aimée. Elle baisse la tête et continue : « J'ai un

peu trop dramatisé, mais je suis comme ça. S'adressant à Mostapha, la traduction va à peu près ainsi : "Supporter pareillement le froid et le chaud, dormir à même le sol, tolérer en même temps faim et fatigue". Levons nos verres aux Berbères. »

Les verres et la bouteille sont vides. Nadia en demande une autre du même. Dès que le sommelier s'éloigne, le chef de salle vient à la table s'enquérir de la satisfaction de ses clients, comme si de rien n'était.

Les garçons apportent et servent les tajines. Les trois femmes ne prennent que le tajine de poisson, Mostapha les essaie tous. « Histoire de bien chercher l'authenticité ! », dit-il ironique. Le sommelier apporte le vin carafé, Claudia goûte. « Parfait ! et elle ajoute, savez-vous que Depardieu a des vignobles en Italie et une maison dans les Pouilles ?

- Moi, non, répond Mostapha.
- Moi non plus ajoute Amina. Je ne l'aime ni comme personne ni comme acteur.
- Comme personne, je peux comprendre ajoute Claudia, mais comme acteur... »

On parle cinéma, musique, livres. Les mots courent, volent, ricochent, se poursuivent, se cachent, repartent, dansent. L'atmosphère est joyeuse.

« J'ai assez bu pour vous emmerder avec une autre blague » dit Mostapha sans doute aussi pour se détacher du V de Claudia. Nadia et Amina disent en même temps : « Vas-y. » Et il y va : « Une compétition internationale de traite de vaches. Les trois finalistes sont un Marocain, je veux dire un Arabe, un Français et un Hollandais. Chacun doit traire une bête. Au bout de 30 minutes le Français se présente au jury : "Très bien monsieur, ça vous fait 25 litres". 10 minutes après le Hollandais se présente avec 35 litres. La délégation royale marocaine a dû attendre une autre heure pour que l'Arabe sorte. Il avait un demi-litre. Ils lui demandent : "c'est quoi ça, espèce de paresseux ?" Il répond : "Je suis tombé sur le taureau"

Personne ne rit. Amina ne lâche pas : « Tu vois cette blague, franchement pas hilarante, ne pourrait pas être appliquée à des Berbères. J'espère que tu n'as pas changé "Marocain" avec "Arabe" seulement pour me faire plaisir. »

Mostapha laisse planer le doute et ajoute : « Mais en voilà une où "Arabe" est dans l'original : Les Américains sont allés sur la lune. Les Arabes iront aussi, ce jour-là les Américains auront assez perfectionné leur technique pour capturer Dieu et le ramener sur terre. »

Un autre flop total. Claudia qui veut sans doute minimiser l'impact sur le moral de Mostapha (qui s'en fout comme de l'an quarante), rompt le silence en disant qu'il s'agit des courtes histoires pour réfléchir

sur la perception que les Arabes ont d'eux-mêmes. De très belles histoires, mais qui ne sont pas des blagues.

« Moi, ajoute Amina, je ne suis même pas sûre de l'avoir bien comprise. Avec "Les Arabes iront aussi" fais-tu référence aux paradis ?

— Bien sûr, répond Mostapha en levant les épaules, nous sommes toujours en retard. »

Je ferme cette parenthèse. Ajouter qu'ils ont pris du thé, des cornes de gazelle et de Dom Pérignon une bouteille ou que la langue malsonnante de la table joutant nos amis s'est éteinte permettant ainsi l'éclosion de la langue de Racine, n'est d'aucune utilité. Je sors définitivement de scène en vous laissant entre les mots de Amina et Nadia qui viennent de concocter quelque chose qu'elles trouvent drôle. Si, comme nos héroïnes, vous n'avez pas ri aux blagues de Mostapha, sachez que c'est à cause du naturalisme qui ne permet pas à l'écrivain de corriger les faiblesses de la nature. Comme vous le verrez, Amina et Nadia ne se sont pas trop soucies du réel ou du naturel.

Les sœurs Corneille, passablement soûles, avant de tomber dans les bras l'une de l'autre et s'endormir comme des bébés, ont improvisé une comédie : *Doigt de maître*. La comédie a été filmée en caméra fixe et est disponible sur Youtube.

Doigt de maître

Comédie en un acte, deux scènes et peu de mots, écrite par les sœurs Corneille, jouée pour la première fois le 5 septembre 2019 à deux heures du matin, dans la chambre 69 de l'hôtel Selman Marrakech, devant la reine berbère Sophonisbe et sa maîtresse russe Nadia Loukanovna.

Personnages et interprètes :

Amina, jeune Berbère québécoise interprétée par Amina ;

Abdelmouhaïmine, maître d'hôtel, interprété par Nadia.

Ingemar un fade Suédois, interprété par Nadia

Acte premier (et dernier).

La salle à manger d'un restaurant luxueux de Marrakech. Un lit appuyé au mur. Pas de tables. Les spectatrices doivent imaginer qu'il n'y a pas le lit, mais un grand nombre de tables dont seulement

deux sont occupées : la première par un troupeau meuglant de Suédois, la deuxième par quatre personnes parlant français qui n'ont pas l'air de s'amuser.

* * *

Scène I

ABDELMOUHAÏMINE (s'approche de Amina qui a les jeans et la culotte à mi-cuisses)

J'ai peine à concevoir que le ciel vous envoie
Des sujets de chagrin dans la commune joie,
Que puis-je faire madame à vous de me le dire

Mon corps tout entier aimerait vous servir

AMINA

Il faut donc qu'à mon tour je parle avec franchise,
Puisqu'un plaisir si grand ne veut point de remise.
Mon abbaye Clunis peut rallumer vos feux,
Avancez votre doigt pour chasser vilains nœuds.

ABDELMOUHAÏMINE

Mes ongles sont très longs, je ne veux pas risquer
Que vos saintes entrailles ne puissent plus baiser.
Mon silencieux machin n'ayant de choses à faire
Laissez-le décharger dans la sublime affaire.

AMINA

Oh, faussement guindé, vous êtes bien vulgaire !
Oubliez gros machin et arrêtez de braire.

Amina lève le ton

Si vous voulez pour moi quelque chose faire
Aux merdeux Suédois allez dire de se taire.

Abdelmouhaïmine se dirige vers la table scandinave, mais Ingemar Björkström s'est déjà levé et s'approche de la table française.

INGEMAR BJÖRKSTRÖM

Merdeuse conne fille, merdeux escargotiers
Dans ton cul ténébreux je mettrais volontiers
Du scandinave code n'eussé-je été le fils
Ce que ma prude mère appelle appendice.

AMINA

Merdique ricinélaïdique connique nordique
Spikique francique accentique ridiculique
Demain dans le jardin avant qu'astre se lève

Soit prêt à me laisser ta misérable sève

Scène II

Le lendemain matin à huit heures dans le jardin Majorelle : Amina, un dictionnaire des synonymes sous le bras, Claudia, Mostapha et un ânier qui décharge ses bêtes des armes pour le duel.

Claudia et Mostapha observent abasourdis l'énorme quantité d'armes qu'Amina a fait préparer pour le choix du Scandinave.

Premier âne, armes blanche : alfange, badelaire, bancal, brand, braquemart, brette, briquet, carrelet, cimenterre, claymore, colichemarde, coupe-chou, coutelas, coutille, croisette, dague, espadon, estoc, estocade, estramaçon, fer, lambe, flamberge, fleuret, glaive, latte, palache, plommée, poignard, rapière, rondelle, sabre, spathe, yatagan.

Deuxième âne, revolvers : Apache, Astra 680, Beaumont-Adams, Beretta-Laramie, Beretta-Stampede, Bodeo model 1889, Bossu, Charter Arms Bulldog, Chiappa rhino, Collier flintlock, Colombo Ricci, Colt 1851, Colt 1861, Colt Anaconda, Colt 1860, Colt Buntline, Colt cobra, Colt detective special, Colt Diammondblack, Colt Dragoon, Colt Cloverleaf, Colt King Cobra, Colt M1877, Colt M1818, Colt M1889, Colt M1892, Colt Model 1905, Colt Model 1849, Colt Model 1855, Colt Model 1862, Colt Model 1871-72, Colt New Line, Colt new police, Colt new service, Colt Open Top, Colt Official police, Colt Paterson, Colt Police Positive, Colt Police Positive Special, Colt Python, Colt Trooper, Colt Single Action Army, Colt Walker, Enfiel Mk II... (J'arrête car la liste risque d'ennuyer le lecteur.)

CLAUDIA (À voix basse à Mostapha)

Certes, si je l'osais, je nommerais caprice
Ce trouble ingénieux à lui faire un supplice,
Coutelas, coutilles, estocades et rapières
Terrible amas d'armes pour la scène d'hier !

MOSTAPHA (tout bas à Claudia)

Le bonheur n'est pas grand, tant qu'il est incertain,
On me dit qu'Nadia tient la paix en sa main ;
Et je n'ose douter qu'elle ne l'ait résolue.
Pour être proposée, elle n'est pas conclue

AMINA

Nadia le propose ; et l'on ne doit pas croire
Qu'au désaveu du con elle hasarde sa gloire.
Mes choix sont fort clairs, que je ne vive point,
Si loquedu du Nord mes pieds ne baise point.
J'ose vous dire plus : si le destin s'obstine
À vouloir qu'en ces lieux les Sarrasins dominent
Et comme vos Arabes passent pour Africains,
Imazyghen naîtront en milieu canadien.

Mostapha et Claudia s'assoient au milieu des révolvers. Amina s'appuie à un palmier.

Pendant trois heures, sur la scène, personne ne bouge, personne ne parle. Les deux spectatrices visiblement ennuyées discutent de la possibilité d'entente entre Poutine et Jules César pour le partage de la Libye.

3 heure et 33 minutes plus tard, Ingemar entre en scène. Il est en petite culotte. Il a l'air d'un nazi pédé dans Les Damnés. Il passe 1 heure et 11 minutes à examiner les armes, Amina prend la parole.

AMINA

Eh bien ! Capon, l'arme, l'avez-vous résolue ?

INGEMAR

Vous en êtes encore la maîtresse absolue,
 Madame ; et je n'ai pris trêve pour un moment,
 Qu'afin de tout remettre à votre sentiment.
 Recevez sans combat le prix de la victoire,
 Je m'en vais retrouver ma patrie dès ce soir.

AMINA

Vous avez semble-t-il chié dans vos culottes
 Je vais me trouver mal, amenez une hotte.
 Partir vous ne pouvez, sans embrasser mes pieds

Ingemar se baisse et embrasse les pieds très sales de Sophonisbe.

Fin.

<p>Conseillées par un libraire, beau comme un astre, nous avons acheté : <i>L'Afrique du nord au féminin</i> de Gabriel Camps et <i>Toucher le cœur des hommes</i> de Annemarie Schwarzenbach. Je n'avais jamais vu Amina passer une journée entière sans toucher ni son portable ni la liseuse. Elle est montée dans la chambre et elle a passé toute la journée à lire et à commenter le livre de Gabriel Camps. Elle n'est même pas descendue pour déjeuner avec Mostapha et Claudia. Je l'ai excusée en leur disant qu'elle avait très mal au ventre.</p>	<p>Comment ne pas trouver curieux que les Capsiens soit le seul peuple connu qui se serve d'ossements humains pour faire des armes ou des outils ? Pourquoi ces ancêtres de mes ancêtres ne pratiquaient pas la décarnisation ? Pour laisser aux os le temps de s'endurcir ? Mais, est-ce que les os s'endurcissent ? Pourquoi ces questions ?</p> <p>Les Berbères ont appris aux Français à manger des escargots, est-ce que dans l'Ourika on a trouvé des escargotières comme dans l'est de l'Algérie ?</p>
<p>À Ourika on va boire un café au bar Milano, « Un avant-goût de notre destination. » Imbuvable, pire que chez Blockbuster.</p>	<p>Pourquoi cette femme si maigre avec une vache encore plus maigre qu'elle, qui broute les quelques fils d'herbe sèche de la route, me fait si</p>

<p>La vallée de l'Ourika a sans doute déjà été habitée par des Berbères. C'est désormais un stationnement pour touristes, vendeurs de pacotille et mendiants.</p> <p>La visite à Tazitounte s'est révélée à la fois souffrante et exaltante pour Amina. Déguisée en Berbère elle était vraiment belle.</p>	<p>mal ? Est-ce une vieille femme que le grand air a gardée jeune ou une jeune fille vieillie par les privations ? Question stupide ?</p> <p>Pourquoi dit-on « un pays qui souffre » et pas « un pays qui fait souffrir » ?</p> <p>Est-ce que mon père aurait pu écrire la lettre de Idir à sa fille ? Y a-t-il quelque chose de plus beau, de plus profond, de plus Berbère que « Chez nous il y a des choses qu'on ne dit pas » ?</p> <p>Pourquoi mon père ne m'a-t-il jamais emmenée à Tazitounte ? Parce que sa femme arabe avait honte ? Parce que l'Ourika n'était plus la vallée de son enfance ?</p> <p>Pourquoi a-t-il fait crever son père et sa mère dans un trou à Casa ? Pourquoi quand Ijja m'a dit que mon père était si beau j'ai failli pleurer ?</p> <p>Pourquoi quand j'ai accepté qu'une cousine de ne sais plus quel degré m'habille en Berbère, en « Berbère de l'Ourika, », Nadia n'avait pas l'air contente ? Pourquoi elle ne voulait pas que je mette ma photo habillée en Berbère dans notre texte ?</p>
--	---



La parole est sacrée et on ne met pas de photo dans les livres ? Est-elle plus musulmane que les musulmans ? Trop de couleurs, trop chatoyant ? Et sa casquette rouge, alors ? L'idée du mariage qu'elle n'aime pas ?

Faut-il donc accepter qu'en Afrique du nord les poules aient vaincu les aigles ? Et si les aigles n'étaient des aigles que pour les poules ? Et si les poules n'étaient des poules que pour les aigles ? Y a-t-il des Berbères poules ?

Pourquoi les femmes ne sont-elles pas domesticables comme les hommes ?

D'où vient l'obstination que les Berbères portent comme une marque de commerce ? De la résistance de la terre qui ne cède qu'à l'acharnement ? Du temps volage et despote qui

plie et redresse, indifférent ? Des longs silences qui clouent les pensées à l'esprit ?

Pourquoi Kahina poussa-t-elle les Berbères de Tehouda à tuer Oqba Ibn Nafi pendant qu'il traversait la plaine qui s'étend au midi de l'Aurès ?

Une histoire où l'on évacue les grands personnages qui sont surtout grands à cause de massacres et de leur capacité de normaliser l'injustice est-elle encore possible ? Existe-t-il un monstre plus monstre que Moulay Ismaïl avec ses 500 concubines et son armée d'esclaves noirs ?

Pourquoi Ṭāriq Ayt Ziyād se mit au service des Arabes et leur donna l'Espagne ? Est-ce que même les Berbères... ? Quels Berbères ? Les Zénètes ?

Pourquoi on exalte l'apport culturel des Arabes en Andalousie et des Zénètes on ne retient que le mot espagnol *jinete*, le cavalier ? Les Berbères comme main-d'œuvre au service des Arabes ?

Nadia veut-elle emmener sa jinetera au Trempet ? Pourquoi suis-je si méchante ?

--	--

Agadir

<p>Aya, la mère de Yasmine, nous a réservé une suite avec deux chambres communicantes.</p> <p>« Vous me direz quand vous voulez faire des excursions, il y aura un chauffeur pour vous accompagner », nous dit-elle quand nous lui parlons de nos projets pour la semaine.</p> <p>Deux jours de soleil, sans bouger d'Agadir. Amina comme d'hab bronze en cinq sec et moi, pâle, je pèle comme un serpent. Un soleil irrespectueux des traditions me force à aller à la plage avec la djellabah d'Amina, tandis qu'elle se pavane en bikini.</p> <p>Après dîner, nous sirotons, silencieuses, un vieil Armagnac au bord de la piscine. Un couple, entre deux âges, qui vient d'entrer nous salue d'un hochement de tête.</p> <p>Les regards de la femme et de Amina se croisent, s'éloignent, se baissent, reviennent, se frôlent se touchent et au même instant : « Mais, nous... » C'est Amina qui termine la phrase : « nous sommes déjà rencontrées aux séminaires de Dienstag. Amina, une étudiante de Michel.</p>	<p>Est-ce que Yasmine a dit à sa mère que nous sommes un couple ? Deux chambres communicantes pour sauver les apparences ?</p>
---	--

— Colette, Colette Saint-Hilaire, une collègue de Michel. Oui... nous ne nous sommes jamais parlé mais je me rappelle votre intervention sur Post-modernité et post-drogue. Je vous présente mon compagnon, Jacques Biscotto.

— Enchanté. »

Je me présente. Je les invite à notre table. Les deux sont profs de socio et habitent à Saint-Valérien de Milton avec leurs quatre filles. La discussion entre sociologues québécois de « gauche » ne pouvait que s'embourber dans les sables mobiles du « raisonnable ». Je n'ai pratiquement pas dit un mot, mais j'ai trouvé la discussion intéressante. Je craignais que Amina se laisse aller à quelques excès de langage, mais elle a été très raisonnable, comme Colette d'ailleurs, tandis que le moins que l'on puisse dire de Jacques, c'est qu'il était excessif. Le kiff a ensablé la socio et grand-ouvert les portes aux rires.

Le nouveau courriel de Yasmine aussi nous a fait pouffer de rire.

Chère cocotte,

[...]

Mercredi, j'ai pris un verre avec Guy. Il m'a beaucoup énervé. Comme tous les « Québécois progressistes » il se fait un devoir de défendre les « pauvres » Arabes méprisés par les Occidentaux et les sionistes. Il est borné. Incapable de comprendre que son « ouverture », n'est qu'une fermeture dans une cage idéologique où lui et ses amies déblatèrent sans arrêt.

Mes chères, je sais, je sais que j'enfoncé toujours le même clou, mais maintenant que vous êtes au Maroc je ne peux pas m'en passer. Je crains que toi, Nadia, tu risques de te faire prendre dans le filet de la culpabilité et toi Amina, dans celle de la nostalgie.

* * *

On commence par parler des informations à la télé. Pour lui, Aljazeera est une télévision bien plus objective que les télévisions canadiennes. Je lui dis que les télévisions arabes sont comme CNN sinon pires. CNN est l'occasion d'une tirade contre l'Occident, des sociétés où il n'y a plus de valeurs, rien que l'exploitation à l'état pur, pour conclure sur le refrain qu'il me sérène depuis des années :

« Je ne comprends vraiment pas pourquoi tu ne rentres pas au Maroc. Tu as ta famille, tu peux avoir un travail que tu aimes. Pour ne pas parler du climat.

- Tu ne sais vraiment pas de quoi tu parles. Jamais au grand jamais dans un pays où les hommes me disent quand et comment je dois montrer mes cheveux. Jamais dans un pays où une femme qui n'est pas accompagnée par un homme est la femme de tout le monde, quel que soit son âge. Même à l'âge de ma mère. Jamais dans un pays où les femmes ne se sentent fortes qu'en présence d'un homme. Mais, t'es un homme et tu ne peux pas comprendre.
- Mais il y a aussi une grande complicité entre les femmes. Elles ont une vie « parallèle ». Quelque part elles s'en foutent des machos. Toi aussi, tu m'as dit ce genre de chose.
- Tu me confonds avec tes amies gauchistes. Ce sont des considérations superficielles de touristes qui se croient intelligentes et qui veulent souligner la pourriture de l'Occident. La complicité dont tu parles est une complicité de perdantes. Nous sommes partout perdantes et je ne vois pas comment cela pourrait changer. On ne cesse de faire des pas en arrière. Avec l'aide des racistes occidentaux aussi mais surtout avec la nôtre. On dit que l'argent est la seule chose qui compte en Occident ? Quelle bêtise ! Chez nous, c'est mille fois pire, depuis que le monde est monde. Cela fait plus que dix ans que je suis au Canada et je n'ai jamais vu un rapport à l'argent comme au Maroc. Il est au centre de tout. Tu sais quand je dis au centre, c'est vraiment au centre. Pardon, au centre et à la périphérie. Partout, comme la religion. « As-tu fait tes prières ? » on ne cesse de te demander. Ils se sentent tous des messagers de Dieu. Ils veulent tous te sauver des flammes de l'enfer. Heureusement qu'il y a l'enfer. Tu ne peux surtout pas te fier à la religiosité des gens. Ils parlent du bien et puis derrière ton dos... Tu n'imagines pas combien de choses se passent par derrière.
- T'es déchaînée. L'hypocrisie n'est pas le propre des Marocains !
- Tu crois que je suis assez conne pour le penser ! Mais, il n'y a aucune commune mesure avec ce qui se passe ici. On se déchire et puis... et puis voilà les courbettes et les sourires. Et plus ça

avance et plus on recule. J'ai envie de pleurer. Je ne peux pas voir mon pays sur une telle pente. Mais c'est comme ça.

- Je te l'ai déjà dit souvent : tu t'es trop américanisée.
- Pas assez. Toi, qui parles tellement d'amitié, sais-tu qu'au Maroc elle est tellement rare... non, ne lève pas les sourcils. Je sais très bien que la vraie amitié est rare partout, mais je parle de l'amitié qui permet de faire confiance à quelqu'un pendant plus de dix minutes. Chez nous c'est difficile, je te le jure, très difficile. Seuls les touristes ou ceux qui nous méprisent peuvent apprécier les conditions de vie au Maroc. Tu sais, ceux qui disent que les Québécois sont mous, ignorants, qu'ils parlent mal, etc. me font chier. Vraiment. Ils ne savent pas ce que signifie vivre dans une société où les hommes sont fragiles et durs à la fois et ils ont besoin de ce qu'ils appellent culture pour cacher leur ignorance. Profonde. Où la pauvreté et la violence sont nécessaires à une bande de malades qui font tout pour garder leurs privilèges. Même la religion. Je suis croyante, tu le sais, et voir la religion employée comme un amplificateur de haine me fait mal. Je n'irai jamais vivre là-bas. Et tu devrais arrêter de me parler du Maroc. »

Il n'était pas content. Il m'a encore sorti que c'est la faute des Occidentaux si dans les pays arabes les choses vont si mal. Je lui dis que les Arabes n'ont pas besoin d'aide pour aller mal. Qu'ils n'ont surtout pas besoin d'aide pour trouver des excuses, étant les rois de la plainte.

La discussion s'est mal terminée. Quand, avec son paternalisme de merde, il m'a dit qu'il comprenait mon défoulement mais qu'il fallait... Je ne l'ai pas laissé finir, je l'ai envoyé chier et je suis partie. Le soir il m'a téléphoné pour s'excuser. Il ne changera jamais. Il est mou.

Vous me manquez.

P. S. Cet après-midi, je crois avoir vu Iketnuk entrer à l'hôtel Delta. Puisque vous m'aviez dit qu'il était parti deux jours avant vous, je me suis certainement fourré un doigt dans l'œil. Comme les Québécois pensent que tous les Noirs se ressemblent, je vois Ik dans tous les Inuits.

Aujourd'hui Amina n'est pas en forme. Elle va me rejoindre à la plage plus tard. Aniss, un employé de l'hôtel, que j'avais déjà vu quelques fois à la plage, mais qui ne s'était jamais approché, me demande s'il peut s'asseoir à mes côtés. Aucune raison de lui dire non, même si je trouve étonnant qu'il s'approche le jour où la blonde canadienne est seule. On bavarde. Il	Quand j'arrive au coin de Saint-Laurent et Prince-Arthur, suis-je libre de continuer tout droit ? Quand un cochon me donne l'aumône, suis-je libre de ne pas l'accepter ? Quand elle m'irrite, suis-je libre de ne pas lui sauter dessus ? Quand je « choisis », comme je viens de le faire, ces exemples de liberté, suis-je libre de choisir ? La feuille qui abandonne la branche
--	--

écoute, il est ouvert, un Marocain progressiste. On parle de la nouvelle loi sur la condition de la femme. Je lui répète ce que m'avait dit Amina, que ce n'est pas un vrai pas en avant, que le traitement différent des hommes et des femmes par rapport à l'héritage est absurde.

Les lois de l'héritage sont établies dans le Coran et les parlements n'ont pas le droit de les changer. Il est vrai que la femme reçoit la moitié de l'homme, mais il faut considérer que ces lois coraniques ont été établies il y a mille quatre cents ans et qu'à cette époque-là notre religion était la plus avancée. Dans la période préislamique, chez les tribus de la péninsule arabique, les femmes n'avaient aucun accès à un héritage.

Ils me les gonflent avec ces histoires des origines. Pourquoi ne continuent-ils pas à être les plus avancés ?

Parce qu'un tiers pour les femmes est beaucoup plus que deux tiers pour les hommes. Les hommes doivent sustenter toute la famille, allez voir à l'adresse <http://www.siup.sn/SiupNew/yoff/jp-perphys/herislam.html>

J'ai lu et n'ai pas changé d'avis.

Je continue à ne pas être convaincue qu'un tiers est plus grand que deux tiers : trop bornée sans doute pour comprendre les nuances de la religion.

qui l'a nourrie pendant deux belles saisons est-elle libre de tomber ? Et la neige qui glisse du toit ? Et moi de faire de la dope ?

Pourquoi même les gens qui ont donné au doute une place de choix ne doutent-ils pas que les cochons naissent cochons, les alucites alucites et les roses roses ? Pourquoi alors la majorité des gens ne pensent-ils pas que les pensées naissent des pensées ? Pourquoi croire que les hommes en sont à l'origine, Pourquoi croire qu'on peut penser ce que l'on veut ? Pourquoi ne laissent-ils pas les pensées copuler entre elles ? Pourquoi est-ce si difficile d'accepter que les pensées naissent des pensées, sans aucune intervention de la boîte qui les contient ?

Pourquoi suis-je persécutée par l'esprit d'escalier ? Pourquoi quand Nicole m'a dit qu'elle était ondiniste, j'ai fait semblant de comprendre ? Comment est-il possible que quand elle a commencé à me traîner dans toutes les piscines de Montréal, je n'ai pas compris ? Comment ai-je fait pour ne pas comprendre que ces énormes yeux noirs qui me fixaient sans me voir, quand elle nageait à ma rencontre, n'étaient pas aveuglés par l'amour mais par l'eau ? Pourquoi, quand elle pissait sur les fauteuils des cinémas ne pensai-je pas à une perversion qui aurait pu me perdre ? Parce que j'étais déjà perdue ?

<p>J'ai parlé de cette conversation avec Amina. Elle a été très directe, sans doute trop : « C'est de la merde. Et, heureux, ils la mangent. »</p>	
--	--

<p>À cinq heures et demie du matin, deux dignes dames scandinaves, dans la soixantaine, l'expression un peu trop fière, entrent dans le restaurant. Pas de serveurs. Chacune prend un thermos dans son sac à main et le remplit de café. D'un air très respectable elles s'approchent du comptoir des pâtisseries, sortent un gros sac en plastique et, tandis que la moins fière protège le sac des regards qui pourraient arriver du hall, l'autre nous toise — nous sommes les deux seules clientes — et décomptise à la vitesse de l'éclair. Elles sortent. Trente secondes plus tard, la hautaine revient, prend un croissant et décampe.</p>	<p>Est-ce parce que je n'avais pas une dégainée digne de ces pouffiasses quand on m'a dénoncée pour quelques tablettes de chocolat volées ? Pourquoi Nadia ne veut-elle pas que je les dénonce ? Ça ne sert à rien ? Rien ne sert à rien ? Dans ce monde de merde n'y a-t-il pas quelque chose qui sert à quelque chose ?</p> <p>Pourquoi devrais-je visiter des villages berbères ?</p> <p>Pourquoi souligner que quelques milliers d'Arabes ont imposé leur religion à tout le Maghreb alors que douze juifs ont imposé la leur à l'Empire Romain ? Parce que les Arabes l'ont imposée avec les armes et les douze avec la parole ?</p> <p>Et si le langage domestiquait bien plus que les armes ?</p> <p>Et si l'animal domestique était celui qui parle ?</p> <p>Et si la lecture était la courte laisse qui nous lie aux pieux du déjà dit ?</p> <p>Faut-il créer des écoles pour apprendre à se taire ? Est-ce que cela arrangerait les choses ?</p>
--	--

	<p>Quand on dit ce qu'on dit, que reste-il à dire ? Rien, car on ne peut dire que ce qu'on dit ? Tout, car, en dessous de ce qu'on dit, il y a les gisements du non-dit ? Quelque chose entre le rien et le tout, quelque chose de plus nuancé, comme on dit ?</p> <p>Trente millions de Berbérophones en Afrique du nord, huit millions de Francophones en Amérique du nord, même combat ?</p>
<p>Six heures, départ pour Tafraoute. La nature est sublime, la route très mauvaise, la voiture grinçante, le chauffeur complètement cinglé, Amina et moi silencieuses et crispées. Pour la première fois de ma vie, j'ai peur en voiture. Tafraoute comme l'Ouirika : une ville attrape touristes. Amina dit au chauffeur qu'elle aimerait visiter un village berbère qui n'a pas encore été complètement érodé par les vacanciers. Il nous emmène à Idikl dans le douar d'où ses parents sont partis lors de la grande sécheresse de 2005. Il nous présente une cousine de sa mère, une femme d'une maigreur que je n'ai vue que dans les documentaires sur Auschwitz. Nous nous éloignons un peu des cousins. Amina essuie des larmes et avec le ton des mauvais jours me dit qu'elle veut rentrer et qu'on ne la reprendra jamais plus à jouer la touriste en terre de ses ancêtres. Je lui demande si on ne devrait pas laisser de l'argent à cette femme. Elle me lâche la main, se dirige vers le</p>	<p>Pourquoi visiter des villages berbères ? Pour lui montrer la misère de mes gens ? Pour lui faire voir comment la soumission du Québec aux Anglais n'a rien de comparable à celle des Berbères ?</p> <p>Comment est-il possible que mes amies ne comprennent pas que pour voir la beauté de la nature, il faut se détacher de la nature ? Celles qui survivent en arrachant quelques fils d'herbe sèche à la nature, en implorant Allah qu'il envoie quelques gouttes d'eau, celles qui sont « natures » comme les roches et les arbres, comment peuvent-elles contempler la beauté ?</p> <p>Moi, touriste de merde, de quel droit dis-je que Tafraoute est une tache de laideur dans une nature sublime ? Moi, les poches gonflées de dollars,</p>

<p>chauffeur et ne me dira plus un mot jusqu'à l'hôtel. « J'aimerais que demain tu ailles visiter Akhfenir avec Colette et Jacques », me suggère-t-elle dans la soirée. Je lui réponds qu'on n'a besoin de décider cela tout de suite.</p> <p>___ Mais c'est décidé, khalas !</p> <p>— Donc ce n'est pas que tu aimerais...</p> <p>— Ça ne te suffit pas « J'aimerais ? »</p> <p>Ça suffit.</p>	<p>comment puis-je critiquer celles qui « abîment » la nature pour quelques dirhams ? Pourquoi les écolos merdeux ne viennent-ils pas vivre à Tafraoute ?</p> <p>Que voient les richards qui viennent faire du parapente à Idilk ?</p> <p>Merde ! Merde ! Merde !</p> <p>Pourquoi vais-je au Trempet ?</p>
<p>Journée très agréable avec Colette et Jacques.</p> <p>Nous avons visité Sidi Ifni. On a passé tellement de temps au port qu'il faudrait dire « on a visité le port ». Nous avons beaucoup parlé d'Amina. Ils comprennent. Ils ne comprennent pas. Ce qui les dérange, c'est le fait qu'elle minimise les problèmes du Québec. Comme dit souvent Hannah si on compare tout à l'holocauste, on perd tout sens de la mesure.</p> <p>Je ne peux pas le dire à Amina, mais il est clair qu'il est bien plus agréable de visiter le Maroc sans elle.</p>	<p>Ange ou débile ?</p> <p>Comment peut-elle se faufiler sans bruit, sans mouvements, sans regard, même sans toucher les serviettes qu'elle change ?</p> <p>Ange ou débile ?</p> <p>Pourquoi cet ange me trouble ? Parce que nous sommes seules dans la chambre ? Si je faisais semblant de l'aider ? Est-ce qu'elle a frotté son bras contre mon flanc, sans le vouloir ? Sans intentions ?</p> <p>Ange ou débile ?</p> <p>Et si je lui disais quelque chose en berbère ? Et si je lui caressais la main ? Et si je m'asseyais</p>

sur le lit ? Et si je l'attirais vers moi ? Et si je l'embrassais ? Et si nous nous laissions tomber sur le lit ? Et si je lui enlevais le hidjab ? Et si je lui embrassais le cou ? Et si je lui glissais la main entre les cuisses ? Et si elle retroussait sa djellaba ? Et si je promenais ma langue sur ses lèvres ? Et si je n'avais jamais vu de petites lèvres si grandes ?

Pourquoi appelle-t-on « nymphes » les ailes du désir ?

Pourquoi ne dit-on pas que le féminin est la soupe sexuelle archaïque qui trempe les hommes et les femmes ? Parce que le féminin est l'archétype de la passivité ? Ou parce qu'on n'ose pas dire que les hommes et les femmes sont trempés par la soupe du féminin ?

Pourquoi, pour la majorité des gens, est-il moins choquant d'entendre parler de femmes qui se rentrent des concombres, des carottes ou des bouteilles plutôt que des bittes de chien ? Pourquoi ?

Casa

<p>Sa mère avait l'air surpris mais pas contrarié en nous voyant arriver coiffées d'un chèche berbère. Après d'interminables embrassades, d'une voix assez basse pour qu'Amina, en train de fouiller dans les bagages, ne puisse pas entendre : « Depuis qu'elle est une petite enfant elle rêve d'être Berbère, Elle n'a jamais aimé de ne l'être que à moitié. Ça, je peux comprendre. Ce que je ne comprends pas, c'est sa haine pour sa moitié arabe. » Je lui dis qu'à mon avis ce n'est pas de la haine, mais un besoin de justice.</p> <p>« Pourquoi parles-tu de justice ? demande Amina.</p> <p>— Parce que ta mère vient de dire que tu as toujours été assoiffé de justice. »</p> <p>Pas sûre qu'elle me croit.</p> <p>Je crains la réaction d'Amina quand je lui dis qu'on pourrait laisser une peu d'argent à sa mère. Crainte infondée. Autant elle avait mal réagi quand j'avais proposé de laisser de l'argent à la vieille Berbère, autant elle a été contente que je propose d'aider sa mère. Elle pose l'enveloppe sur la table de nuit. « Chez nous il y a des choses qu'on ne dit pas. »</p>	<p>Pourquoi a-t-elle eu peur que je réagisse mal à sa proposition de laisser de l'argent à maman ? Suis-je tellement dure ? Ne peut-elle pas comprendre que c'est mon engagement dans la cause berbère qui m'empêche de faire l'aumône ? Que pour ma mère il s'agit d'amour et de « petite » justice ? D'une justice que, contrairement à la « grande » injustice, je peux rendre ?</p> <p>Tourner en rond n'est-ce pas le propre de toute réflexion qui se respecte ? Faut-il alors que certains individus renoncent à tourner en rond et transforment le monde pour permettre aux autres de tourner en rond ? Est-ce que je tourne en rond ? Est-ce Nadia et le Trempet qui me permettent de tourner en rond ?</p>
---	--

Milan

<p>À Milan elle veut bien faire la touriste. Sur conseil de Véronique, on a visité l'église de San</p>	<p>Pourquoi, celles qui peuvent, achètent-elles du Armani et pas du Duhamel ? À cause du nom ?</p>
--	--

<p>Maurizio. Ivan, plus conventionnel, nous a conseillé le toit du Duomo.</p> <p>Comme des riches Chinoises nous avons arpenté la via Monte Napoleone, la via Spiga, le corso Como et la via Brera.</p> <p>Résultat des courses, nous nous sommes délestées de 10 000 euros.</p> <p>Je reprends la lecture de <i>Le pain nu</i>. Une page suffit. J'ai honte de le lire dans une suite à 1037 euros la nuit. Je veux hurler. Je ne hurle pas. Je veux m'en aller. Je ne m'en vais pas. Je pose ma tête sur <i>Le sein nu</i> de Amina et je pleure.</p>	<p>Pourquoi, si nous étions assez riches, achèterions-nous un Vermeer ou un Picasso et pas un Tremblay ? À cause de quoi ? Une idée là-dessus ? La critique envers les riches bourgeois qui n'achètent que les « noms » n'est-elle pas un peu courte ? Si les frasques de Zeus deviennent mesquines, quand c'est un dénommé Tremblay qui frétille, n'est-ce pas seulement à cause du nom ?</p> <p>Pourquoi les intellectuels ennemis du marché font-ils de leur nom une marchandise ? Pourquoi se taisent-ils sur le taux d'échange des idées ? Parce que tout est marchandise ?</p> <p>Qu'est-ce qui compte sur le marché de l'amour ? La beauté ? L'intelligence ? Le cul ? L'argent ? Le sexe ? Le malheur ? Le passé ? La culture ?</p> <p>Et si rien ne compte ? Et si ce qui compte est ce qu'on raconte ?</p> <p>Est-ce si difficile de comprendre que c'est dans notre bourse intérieure que nous valorisons « nos » idées pour qu'elles nous protègent contre les questions menaçantes, pour qu'elles nous tranquillisent ? Mais, alors pourquoi l'esprit tranquille des autres, sans questions menaçantes,</p>
---	--

	<p>irrite-t-il tant notre esprit ? Parce que ce qui est menaçant pour moi ne l'est pas pour toi ?</p> <p>Pourquoi Nadia pleure-t-elle ? Pourquoi est-ce que je ne lui demande pas ? Parce que chez nous il y a des choses qu'on ne demande pas ?</p>
--	--

Morbegno

<p>Personne ne nous attend à la gare de Morbegno. Nous sommes agitées, Fiorenzo n'est jamais en retard. Son téléphone est éteint. Après une très longue demi-heure, le voilà : « Un glissement de terrain sur la route nous a bloqués, nous dit-il d'un air contrit, ça n'est vraiment pas de ma faute.</p> <p>— On a failli y passer, ajoute Léa avec une certaine fierté.</p> <p>— Tu exagères. »</p> <p>Nous allons boire un très bon café au « far niente », acheter de « bisciöla » dans une épicerie qui a l'air d'un musée.</p> <p>La route pour Tartano, mieux entretenue que celle qui conduit à Tafraoute est au moins aussi dangereuse.</p> <p>Quand Fiorenzo nous dit que le village qu'on vient de traverser est le celui de la famille de Ivan, Amina demande pourquoi Véronique et Ivan ne font pas partie du Trempet ? La réponse</p>	<p>Pourquoi la famille que j'ai toujours honnie, est-elle maintenant bénie ?</p> <p>Nadia et moi allons-nous au Trempet parce que nous n'avons pas d'enfants ?</p> <p>Serai-je un jour assez forte, assez riche, assez indépendante, assez généreuse pour créer de nouvelles vies ?</p> <p>Serai-je un jour assez idiote, assez perdue, assez seule pour me mettre avec un homme ?</p> <p>Qui sait ?</p>
---	--

<p>n'arrivant pas, je me dis que c'est sans doute une question à ne pas poser. Ce n'est pas le cas.</p> <p>Fiorenzo semble apprécier qu'on lui pose enfin cette question, vu l'amitié très grande qui le lie à Véronique et à Ivan. « Ils ont deux petits-enfants et... et moi... et moi non plus, si j'avais des petits-enfants, je ne me serais pas retiré au Trempet. »</p>	
--	--